

Orson Scott Card

Les rejetons de l'ombre

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ARNAUD MOUSNIER-LOMPRÉ

L'ATALANTE
Nantes

DANS L'OMBRE DU GÉANT

Le vaisseau Hérodote quitta la Terre en 2210 avec quatre passagers ; il accéléra pour parvenir aussi vite que possible à une vitesse proche de celle de la lumière, puis conserva cette allure et laissa la relativité faire son œuvre.

À bord de l'Hérodote, un peu plus de cinq années s'étaient écoulées ; sur Terre, quatre cent vingt et une.

À bord de l'Hérodote, les trois enfants âgés de treize mois avaient désormais six ans, et le Géant avait dépassé de deux ans son espérance de vie.

Sur Terre, on avait lancé des vaisseaux pour fonder quatre-vingt-treize colonies, en commençant par les mondes naguère tenus par les doryphores pour s'étendre aux autres planètes habitables au fur et à mesure qu'elles étaient découvertes.

À bord de l'Hérodote, les enfants étaient petits pour leur âge mais plus intelligents que la normale, comme le Géant en son temps, car chez tous la clé d'Anton avait été activée, à la fois défaut et amélioration génétiques. Leur intelligence dépassait dans tous les domaines celle des meilleurs spécialistes, sans qu'ils souffrent de la débilitation de l'autisme. Mais ils grandissaient sans cesse ; à vingt-deux ans, ils auraient la taille du Géant, et le Géant serait mort depuis longtemps – car il était à l'agonie, et, à son décès, les enfants se retrouveraient seuls.

Dans la salle de l'ansible de l'*Hérodote*, Andrew « Ender » Delphiki était assis sur trois livres empilés sur un siège conçu pour des adultes ; c'était ainsi que les enfants accédaient à l'ordinateur central chargé de traiter les communications qui transitaient par l'ansible, ce système d'échange instantané qui reliait le vaisseau à tous les réseaux informatiques des quatre-vingt-quatorze mondes du Congrès des étoiles.

Ender lisait un rapport sur une forme de thérapie génique qui paraissait prometteuse quand Carlotta pénétra dans la salle. « Sergent veut une réunion.

— Si tu m'as trouvé, répondit Ender, il en est aussi capable. »

Carlotta examina l'holoécran qu'il regardait. « Pourquoi te fatiguer ? Il n'existe pas de remède ; il ne reste même plus personne qui en cherche un.

— Le remède, c'est la mort, dit Ender. À ce moment-là, la clé d'Anton disparaîtra de l'espèce humaine.

— Nous mourrons tous un jour ou l'autre. Le Géant est en train de mourir.

— Tu sais que c'est tout ce dont Sergent veut parler.

— De toute manière, il faut en parler, non ? fit Carlotta.

— Pas obligatoirement ; on s'en occupera quand ça se produira. » Ender n'avait pas envie de songer à la mort du Géant. L'échéance était passée, mais, tant que le Géant restait en vie, il pouvait espérer le sauver, ou du moins lui annoncer une bonne nouvelle avant sa disparition.

« Nous ne pouvons pas discuter de ça devant le Géant, dit Carlotta.

— Il n'est pas dans la salle avec nous, répondit l'enfant.

— Tu sais très bien qu'il peut nous entendre si ça lui chante. »

Plus Carlotta passait de temps avec Sergent, plus elle lui ressemblait. Le Géant à l'écoute de ce qu'ils disaient... Pure paranoïa !

« S'il nous entend, il sait que nous sommes ensemble et de quoi nous discutons ; par conséquent, il nous écouterait où que nous soyons.

— Sergent se sent plus à l'aise quand nous prenons des précautions.

— Et moi je me sens plus à l'aise quand on me laisse faire mon travail.

— Comme personne à part nous dans l'univers ne souffre du syndrome d'Anton, insista Carlotta, les chercheurs ont cessé de travailler sur la question malgré un financement perpétuel.

— Eux, oui ; pas moi, répondit Ender.

— Mais comment peux-tu œuvrer sans matériel de laboratoire, sans sujets de tests, sans rien ?

— Je possède un esprit extraordinairement supérieur, fit Ender d'un ton enjoué. J'étudie toutes les recherches actuelles en génétique et je les relie à tout ce qu'on avait déjà appris sur la clé d'Anton à l'époque où les meilleurs scientifiques trimaient sur le problème. Je fais le lien entre des éléments que les humains ne verraient jamais.

— Nous sommes humains, fit remarquer Carlotta d'un ton las.

— Mais nos enfants ne le seront pas si je peux l'empêcher.

— “Nos enfants...” C'est un concept qui ne deviendra jamais réalité. Pas question que je m'accouple avec un de mes frères, ce qui t'inclut. Jamais. Point final. Ça me donne envie de vomir.

— C'est l'idée de faire l'amour qui te donne envie de vomir, répliqua Ender ; mais, quand je dis “nos enfants”, je ne parle pas de nous reproduire entre nous : je parle des enfants que nous aurons lorsque nous rejoindrons l'humanité. Non des enfants normaux comme nos frères et sœurs, morts depuis bien longtemps, qui sont restés avec maman et qui ont eu des rejetons humains, mais des enfants à la clé activée, petits et intelligents comme nous. Si je trouve le moyen de les guérir...

— Le remède consiste à éliminer ceux qui sont comme nous et à garder les normaux ; boum, plus de syndrome d'Anton ! »

Carlotta en revenait toujours au même argument.

« Ce n'est pas un remède, c'est l'extinction de notre nouvelle espèce.

— Nous ne formons pas une espèce à part, puisque nous pouvons nous croiser avec les humains.

— Mais nous en formerons une dès que nous aurons découvert comment transmettre notre intelligence sans le gigantisme qui va de pair et nous tue, répliqua Ender.

— Le Géant est aussi génial que nous, en principe ; qu'il bosse sur la clé d'Anton. Toi, viens avec moi avant que Sergent ne s'énervé pour de bon.

— On ne va pas quand même pas le laisser nous marcher dessus parce qu'il claque une durite quand nous n'obéissons pas !

— Oh ! courageuses paroles ! fit Carlotta. N'empêche que tu cèdes toujours le premier.

— Pas cette fois.

— Si Sergent entrait dans la salle, tu t'excuserais et tu laisserais tout tomber pour le suivre ; tu prends ton temps uniquement parce que tu n'as pas peur de m'énervé, moi.

— Tout comme tu n'as pas peur de m'énervé.

— Bon, allez, viens !

— Pour aller où ? Je te rejoindrai plus tard.

— Si je te le dis, le Géant le saura et nous écouterà.

— Il saura où nous sommes de toute façon, dit Ender. Si Sergent a raison et qu'il nous espionne tout le temps, on n'est à l'abri nulle part.

— Sergent pense connaître une cachette.

— Et, naturellement, il ne se trompe jamais.

— Peut-être qu'il ne se trompe pas et qu'on pourrait le suivre, répliqua Carlotta ; ça ne coûte rien.

— J'ai horreur d'emprunter les conduits d'aération. Vous deux, vous adorez ça, et tant mieux pour vous ; mais moi, j'ai horreur de ça.

— Sergent tient tellement à nous faire plaisir qu'il a choisi une planque où on peut se rendre sans passer par les conduits.

— Où ça ?

— Si je te le révèle, je devrai te tuer, dit Carlotta.

— Chaque instant où tu me distrais de mes recherches nous rapproche de la mort.

— Tu as déjà fait valoir cet argument, et il est bon, mais je n'en tiens pas compte parce que tu viens à la réunion, même si je dois t'y amener par petits morceaux.

— Si tu considères qu'on peut me sacrifier, tenez votre réunion sans moi.

— Et tu te plieras à nos décisions, à Sergent et moi ?

— Si, par "me plier à", tu entends "me moquer de", oui ; c'est tout ce que méritent vos plans.

— On n'en a pas encore fait.

— Aujourd'hui. Vous n'avez pas encore fait de plans aujourd'hui.

— Les autres ont tous échoué parce que tu ne les as pas suivis.

— Non : j'ai suivi ceux avec lesquels j'étais d'accord.

— Tu avais été battu par deux voix contre une.

— C'est bien pourquoi je n'ai jamais été d'accord avec le vote majoritaire.

— Mais alors qui commande ?

— Personne. Si, le Géant.

— Il ne peut pas quitter la soute ; il ne commande rien du tout.

— Dans ce cas, pourquoi craignez-vous tant, Sergent et toi, qu'il écoute vos conversations ?

— Parce qu'il ne se préoccupe que de nous et qu'il n'a rien d'autre à faire que nous espionner.

— Il fait des recherches, comme moi, dit Ender.

— C'est bien ce qui me fait peur. Résultats : rien ; temps perdu : tout.

— Tu changeras d'avis quand je découvrirai l'antivirus porteur du remède à ton gigantisme dans toutes les cellules de ton organisme et qui te permettra d'arrêter de grandir à une taille standard.

— Avec la chance que j'ai, tu désactiveras la clé d'Anton et tu feras de nous tous des crétins.

— Les humains normaux ne sont pas stupides ; ils sont normaux.

— Et ils nous ont oubliés, répondit Carlotta d'un ton amer. S'ils nous voyaient, ils nous prendraient pour des gamins ordinaires.

— Ce que nous sommes.

— Les gamins de notre âge apprennent tout juste à lire, à écrire et à calculer. Nous, nous avons déjà vécu plus du quart de notre existence ; pour leur espèce, nous avons l'équivalent de vingt-cinq ans. »

Ender avait horreur qu'elle lui renvoie ses propres arguments à la figure. C'était lui qui soutenait qu'ils formaient une espèce nouvelle, *Homo antoninis*, ou peut-être *Homo leguminensis*, ainsi nommée à cause du Géant, baptisé « Bean », le « Haricot », pendant la plus grande partie de son enfance.

« Puisque les humains ne nous verront pas, ils ne nous traiteront pas comme des gosses, dit-il. Une espérance de vie de vingt ans, ça ne me convient pas, pas plus qu'une mort par gigantisme et surcharge de ma capacité cardiaque. Je n'ai pas l'intention de mourir en suffoquant pendant que mon cerveau s'éteint parce que mon cœur n'arrive pas à l'irriguer. J'ai du boulot, et j'ai une date limite incompressible pour le finir. »

Apparemment, Carlotta en avait assez de se chamailler ; elle se pencha vers Ender et dit à mi-voix : « Le Géant est mourant,

et nous avons des décisions à prendre. Si tu ne veux pas y participer, alors, je t'en prie, saute la réunion. »

Ender n'aimait pas songer à la mort du Géant : elle signifierait qu'il avait échoué, que tout ce qu'il apprendrait par la suite arriverait trop tard.

Et il y avait aussi une autre émotion, plus profonde que la frustration de n'avoir pas atteint un objectif. Ender avait beaucoup lu sur les sentiments humains, et les mots les plus proches qui lui venaient étaient « chagrin » et « détresse ». Mais il ne pouvait pas en parler, parce qu'il savait ce que dirait Sergent : « Enfin, Ender, j'ai l'impression que tu éprouves de l'affection pour ce vieux monstre ! » Or l'amour, ils le savaient, venait de leur côté humain, de maman, qui avait choisi de rester sur Terre pour que ses enfants ordinaires jouissent d'une vie ordinaire.

Ceux de l'*Hérodote* avaient conclu depuis longtemps que, si l'amour avait quelque importance, il aurait retenu leur mère et leurs frères et sœurs normaux à bord du vaisseau, avec eux, et tous chercheraient ensemble un remède, un nouveau monde, une nouvelle existence en famille.

Ils n'avaient pas deux ans quand ils s'en étaient ouverts à leur père ; il s'était mis tellement en colère qu'il leur avait interdit de critiquer à nouveau leur mère. « Elle a fait le bon choix, avait-il dit ; vous ignorez tout de l'amour. »

C'est alors qu'ils avaient cessé de l'appeler papa. Pour reprendre la réflexion de Sergent : « C'est eux qui ont décidé de fracturer la famille. Si nous n'avons pas de mère, nous n'avons pas de père non plus. » Dès lors, il fut pour eux « le Géant », et ils ne parlèrent plus de maman.

Mais Ender pensait à elle. A-t-elle éprouvé à notre départ ce que j'éprouve en songeant à la mort du Géant ? De la détresse ? De la peine ? Ils avaient pris la meilleure décision, selon eux, pour leurs enfants ; quelle serait la vie des frères et sœurs normaux à bord du vaisseau s'ils avaient maintenu l'unité de la famille ? Ils seraient plus grands que Sergent, Carlotta et Ender,

mais ils auraient l'air de lourdauds imbéciles, incapables de suivre les antonins, les légumineux, quel que soit le nom qu'ils choisissaient de se donner. Maman et le Géant avaient eu raison de diviser la famille ; ils avaient eu raison sur tout ; mais Ender ne pouvait pas dire cela à Sergent.

On ne pouvait rien dire à Sergent de ce qu'il n'avait pas envie d'entendre.

C'était un véritable résumé de l'histoire que la situation engendrait à bord de l'*Hérodote*, où le plus coléreux, le plus agressif et le plus violent des trois enfants obtenait toujours ce qu'il voulait. Si nous formons une nouvelle espèce, se disait Ender, elle ne représente qu'une vague amélioration ; nous traînons toujours les mêmes vieux stigmates ridicules du mâle alpha des chimpanzés et des gorilles.

Carlotta lui tourna le dos et s'apprêta à sortir.

« Attends, fit Ender. Tu ne peux pas m'expliquer ce que vous manigancez pour de vrai ? Pourquoi es-tu toujours au courant de tout, pourquoi Sergent et toi m'assenez-vous des trucs sur lesquels vous vous êtes déjà mis d'accord, sans me laisser de temps de faire des recherches ni même de trouver un argument valable ? »

Carlotta eut la décence de prendre l'air un peu gêné. « Sergent fait ce qu'il veut.

— Mais tu t'allies toujours à lui.

— Tu le pourrais toi aussi, si tu ne lui résistais pas tout le temps.

— Il ne me laisse pas l'occasion de lui résister : il n'écoute pas. Je suis le mâle concurrent, tu comprends ? Il te tient sous sa coupe, et il me déstabilise parce qu'il veut être le dominant. »

Carlotta plissa le front. « Le choix d'un compagnon est encore loin dans l'avenir.

— Mais il se décide par tes choix d'aujourd'hui. Crois-tu que Sergent acceptera un refus de ta part ?

— Nous ne le laisserons pas n'en faire qu'à sa tête là-dessus.

— Nous ? répéta Ender. Qui ça, nous ? Il y a lui et toi d'un côté, et moi de l'autre. Tu t'imagines que toi et moi allons devenir "nous" simplement parce que tu ne veux pas de ses enfants de l'inceste ? Si nous ne sommes pas "nous" dès maintenant, pourquoi crois-tu que je risquerai ma propre survie pour te sauver plus tard ? »

Carlotta rougit. « Je n'ai pas envie de parler de ça. »

Mais tu y penses, se dit Ender. Je t'ai mis cette idée dans la tête, et elle ne te lâchera pas. Les alliances que nous concluons aujourd'hui seront celles de demain ; Sergent sera le mâle dominant, toi sa compagne dévouée et moi le mâle soumis, celui qui ne se reproduit pas, contraint d'obéir aux ordres de l'alpha – s'il ne m'a pas tué d'abord. Voilà le choix que tu es en train de faire.

« Allons entendre ce que Sergent veut nous dire, fit Ender. Évidemment, toi, tu le sais déjà.

— Franchement, non, répondit Carlotta. Il ne me confie pas plus ses pensées qu'à toi. »

Ender ne se fatigua pas à discuter, mais il savait que c'était faux ; ou bien, si elle ne savait vraiment rien, elle savait trouver rapidement des arguments pour justifier les idioties que Sergent s'efforçait d'imposer. À l'écouter, on avait toujours l'impression qu'elle était d'accord avec son programme avant même qu'il l'ait présenté.

Nous restons des primates, et seuls quelques gènes nous distinguent des chimpanzés sans poils qui se sont mis à cuire leurs aliments, si bien que les femmes demeuraient près du feu pour s'occuper de la cuisine pendant que les compagnons monogames s'en allaient chasser pour rapporter de la viande. Et seuls quelques gènes supplémentaires nous séparent des chimpanzés poilus qui s'accouplaient quand ils le pouvaient, de force en général, et vivaient dans la terreur de mécontenter le mâle dominant.

La grande différence, c'est que nous inventons toutes sortes de justifications et d'explications, et que nous manipulons les

autres à l'aide de mots au lieu de manifestations agressives ou de séances d'épouillage – ou, plus exactement, nos manifestations agressives et nos séances d'épouillage sont des mots, moins consommateurs d'énergie mais tout aussi efficaces.

« Je vais faire semblant de te croire, dit Ender, pour feindre de penser que ma présence à la réunion de Sergent n'aura pas pour seul effet de prouver son emprise sur notre triste petite tribu.

— Notre famille, corrigea Carlotta.

— Notre espèce n'existe pas depuis assez longtemps pour s'approprier ce concept », rétorqua Ender. Mais il ne faisait que ronchonner ; il suivit sa sœur jusqu'à la passerelle, où elle poussa le levier d'ouverture de la trappe qui menait aux conduits d'entretien autour des conducteurs à plasma, du collecteur EM et de la lentille gravitationnelle.

« C'est ça, fit Ender : passons quelques heures là-dedans, ça réglera tout de suite le problème de notre nouvelle espèce.

— Le blindage nous protège, et de toute manière on n'aspire pas grand-chose, alors tais-toi. »

Ils descendirent en salle d'ingénierie, qui était le domaine réservé de Carlotta. Tandis qu'Ender s'acharnait sur la recherche génétique, raison même de sa participation au voyage, elle était devenue la spécialiste du bord en mécanique, en plasmatique, en gravitation lenticulaire et dans tout ce qui se rapportait au fonctionnement du vaisseau. « C'est notre monde, disait-elle souvent, alors autant savoir comment il marche. » Plus récemment, elle avait ajouté : « Si j'y étais obligée, je serais capable de le reconstruire en partant de zéro.

— Enfin, avec des pièces détachées, avait dit Sergent.

— Avec le minerai extrait d'une planète inconnue, avait-elle répondu ; avec les métaux tirés de deux astéroïdes et d'une comète ; avec les restes de notre vaisseau après une collision avec un météore. » Sergent avait éclaté de rire, mais Ender l'avait crue.

Elle le conduisit jusqu'au labo inférieur.

« On aurait pu prendre la coursi ve jusqu'au labo supérieur, ça nous aurait évité de passer par les conduits, remarqua Ender.

— Le Géant aurait entendu nos pas, là-haut.

— Parce que tu crois qu'il n'entend pas tout, partout ?

— J'en suis sûre ; il y a des zones sourdes dans tout le vaisseau où il ne perçoit rien.

— Et toi tu les connais, naturellement. »

Carlotta ne se donna pas la peine de répondre. Elle savait qu'Ender se moquait que le Géant les entende ou non ; c'était Sergent qui tenait à dissimuler ses activités, du moins à se convaincre qu'il était invisible.

Au fond du labo se trouvait l'ascenseur qui conduisait aux systèmes d'entretien de la vie. Pendant les phases de forte accélération, l'arrière du vaisseau devenait le fond d'un immense puits, et l'ascenseur permettait de descendre aux systèmes d'entretien de la vie, tout en bas, ou d'en remonter. Mais, en vol, la gravité était polarisée à angle droit, si bien que l'ascenseur se déplaçait à l'horizontale, à dix pour cent de la normale terrestre, et menait à l'arrière, aux systèmes en question.

La zone de fret, où vivait le Géant parce que sa taille lui interdisait de s'installer ailleurs, se trouvait au-dessus d'eux, et ils se déplaçaient lentement et d'un pied léger pour ne pas faire de bruit ; si Sergent les entendait, il se mettrait en rogne parce que cela voudrait dire que le Géant pouvait aussi les entendre.

Sergent n'était pas dans la salle d'entretien de la vie, mais les ventilateurs tournaient à plein régime pour injecter de l'air réoxygéné dans les conduits, et leur bruit étouffait tout autre son. Ender n'arrivait jamais à savoir si l'atmosphère sentait l'air frais ou la pourriture – celle des lichens et des algues qui poussaient dans des centaines de plateaux sous une lumière solaire artificielle, et qui mouraient constamment pour incorporer leur protoplasme à la génération suivante en un cycle continu.

« Tu sais ce qui manque, ici ? demanda Carlotta. Un poisson crevé, pour améliorer l'odeur.

— Tu ne sais pas ce que sent un poisson crevé, rétorqua Ender. On n'a jamais vu de poisson.

— J'ai vu des photos, et on dit dans tous les bouquins que le poisson pue quand il pourrit.

— Pire que les algues en décomposition, fit Ender.

— Ça, tu n'en sais rien.

— Si les algues sentaient davantage, on dirait : “Les algues et les visiteurs commencent à puer au bout de trois jours.”

— De toute manière, nous ne savons ni l'un ni l'autre de quoi nous parlons.

— Mais ça ne nous empêche pas de parler. »

Ender s'attendait à trouver Sergent dans le Toutou, l'appareil d'entretien que le Géant avait programmé pour rester à moins de cinq mètres de la surface de l'*Hérodote*, quelles que soient les instructions contraires qu'on lui donne. Ender savait que sa sœur avait tenté pendant des mois de décrocher la laisse du Toutou, mais elle n'avait pas réussi à forcer le programme.

Pour Ender, sinon pour les autres, voilà qui démontrait encore que le Géant était tout aussi intelligent qu'eux et qu'il avait des années d'expérience derrière lui. Les précautions de Sergent étaient inutiles parce que, devant sa grande console dans la soute, le Géant pouvait entendre, voir et sans doute sentir ce qu'il voulait, sans que ses enfants pussent s'y opposer ; ils n'étaient même pas capables de savoir quand il les espionnait.

Les autres refusaient de le croire, mais Ender savait qu'ils étaient encore des enfants ; à cause de la clé d'Anton, leur cerveau grossissait sans cesse – et celui du Géant aussi ; ses facultés mentales dépassaient les leurs de si loin qu'il était vain de chercher à jouer au plus fin avec lui. Mais Sergent avait un caractère si compétitif qu'il croyait non seulement pouvoir battre le Géant, mais l'avoir déjà fait.

En plein délire. Un de tes enfants est fou, ô Géant, et ce n'est pas moi ni la fille. Tu comptes faire quoi ?

Bon, peut-être pas fou, mais... belliqueux. Pendant que Carlotta se penchait sur la mécanique du vaisseau et Ender sur le génome humain et les moyens de le modifier, Sergent étudiait les armes, la guerre et les instruments de mort. Il avait découvert ce domaine tout naturellement : le Géant avait été un grand commandant militaire sur Terre, peut-être le meilleur qui eût jamais vécu, encore que, dans ce cas, maman ne fût pas loin derrière ; Bean et Petra, les deux armes les plus puissantes de l'arsenal de l'Hégémon quand il avait uni le monde sous l'égide d'un gouvernement unique. On pouvait donc s'attendre à ce qu'un de leurs enfants au moins ait la veine guerrière, et Sergent était celui-là.

Même Carlotta était plus va-t-en-guerre qu'Ender ; il détestait la violence et l'affrontement ; tout ce qu'il voulait, c'était faire son travail et avoir la paix. Devant un exploit de son frère ou de sa sœur, il n'éprouvait aucun besoin de faire aussi bien ni mieux ; au contraire, il se sentait fier d'eux, ou bien il avait peur pour eux, selon le haut fait qu'ils s'efforçaient d'accomplir.

Carlotta ôta un panneau étroit près du plafond du conduit d'accès.

« Oh non, franchement ! se récria Ender.

— Ça passe, répondit Carlotta. Tu n'es pas claustrophobe, n'est-ce pas ?

— Mais c'est le champ de gravitation lenticulaire, et il est actif.

— Ce n'est que de la gravité – dix pour cent de la normale terrestre ; en plus, comme on est entre deux plaques, on ne risque pas de tomber.

— J'ai horreur de ce qu'on ressent. » Ils jouaient dans cet espace quand ils avaient deux ans, et c'était comme tourner sur place jusqu'à avoir le vertige. En pire.

« Serre les dents, dit Carlotta. On a fait des tests, et le son est complètement nullifié là-dedans.

— D'accord. Et comment va-t-on s'entendre parler ?

— Avec un téléphone en boîtes de conserve. »

Naturellement, ce n'étaient pas les systèmes de transmission sonore qu'ils avaient bricolés enfants : Carlotta les avait révisés depuis longtemps de façon que, sans source d'énergie, ils transmettent le son clairement le long d'un fil de dix mètres, malgré les angles des couloirs et les pincements des portes.

Sergent était là, les yeux clos, en train de « méditer » – ce qui voulait dire, pour Ender, qu'il réfléchissait à la façon de s'emparer de tous les mondes humains avant de mourir de gigantisme à vingt ans. « C'est gentil d'être venu », dit-il.

Ender ne l'entendit pas, mais il lut sur ses lèvres, d'autant plus facilement qu'il savait d'avance ce qu'il allait dire.

Ils furent bientôt en communication entre eux grâce à la liaison trois points en boîtes de conserve inventée par Carlotta ; ils devaient s'allonger les uns derrière les autres, la tête tournée, Ender entre Carlotta et Sergent afin de l'empêcher d'interrompre la conversation pour s'échapper.

Dès qu'Ender était entré à quatre pattes dans le champ gravitationnel, il avait eu la sensation familière de plonger du haut d'une chute d'eau ou de sauter d'un pont. Son sens de l'orientation lui affirmait qu'il descendait. Tu tombes ! criait son lobe limbique, terrifié. Pendant les premières minutes, il ne put se retenir de battre des bras toutes les dix secondes pour reprendre l'équilibre, et Carlotta lui fixa sa boîte de conserve au visage avec du ruban adhésif afin de l'empêcher de la perdre lors d'un de ses accès.

« Bon, allons-y, dit Ender d'un air sombre. J'ai du boulot, et j'ai l'impression d'une agonie sans fin dans ce conduit.

— Pourtant, c'est génial, répondit Sergent. Les humains sont prêts à payer pour entrer dans un champ gravitationnel et sentir le grand frisson ; nous, on l'a gratuitement. »

Ender garda le silence. Plus il s'efforcerait d'accélérer le mouvement, plus Sergent trouverait des moyens d'atermoyer.

« Pour une fois, je suis d'accord avec Ender, dit Carlotta. J'ai programmé des turbulences dans la lentille, et ça me porte sur le système. »

Ainsi, il avait raison : c'était pire que d'habitude. Pour la dix millième fois de sa vie, Ender regretta de n'avoir pas mis une raclée à Sergent la première fois qu'ils s'étaient vus ; la hiérarchie n'aurait pas été la même.

Mais il avait écouté maman qui lui répétait que les autres enfants étaient « autant nos enfants que toi », même si Ender était né d'elle alors que les autres avaient été implantés dans l'utérus de mères porteuses.

Pour les gosses normaux, cela n'avait guère d'importance : ils n'avaient sans doute aucun souvenir d'avoir vécu ailleurs ; mais les antonins, Sergent et Carlotta, étaient conscients de tout dès l'âge de six mois au lieu des trois ans habituels ; ils se rappelaient leurs familles d'origine et se sentaient comme des étrangers auprès de papa et maman.

Ender aurait pu prendre l'ascendant et s'ériger en maître, mais il n'en avait rien fait ; il se contraignait à ne jamais laisser paraître qu'il se considérait comme le « véritable » enfant de ses parents, bien qu'il se fût vu ainsi à douze mois, naturellement. Dans la situation nouvelle qu'on lui avait imposée, Sergent avait réagi en s'affirmant et en s'efforçant de prendre le pouvoir. Ses parents d'origine n'avaient pas dû rire tous les jours pendant sa première année de vie ; ils ne devaient pas savoir que faire d'un marmot qui sortait des phrases complètes à six mois, qui grimait partout et fourrait son nez dans tous les coins à neuf, et qui apprenait seul à lire à douze.

Carlotta, elle, était d'un naturel réservé, et ses parents d'origine n'avaient pas dû se rendre compte de ses capacités. Quand papa et maman l'avaient ramenée à la maison, elle avait réagi à son nouvel environnement par une attitude timide, et elle s'était

rapidement liée d'amitié avec Ender. Sergent, qui se sentait toujours menacé, devait transformer chaque situation en compétition ou en combat.

Ender s'arrangeait pour éviter l'agressivité de Sergent ; hélas, celui-ci y voyait une attitude de soumission, sauf quand il y voyait de la morgue. « Tu refuses de te mesurer à moi parce que tu crois avoir déjà gagné. »

Non : pour lui, se mesurer à Sergent le détournait de son travail et lui faisait perdre son temps. Jouer avec quelqu'un qui doit impérativement emporter la partie à chaque fois n'a rien d'amusant.

« Le Géant prend son temps pour mourir », dit Sergent.

À cet instant, Ender comprit le but de la réunion. Sergent s'impatientait ; fils du roi, il était prêt à hériter. Combien de fois dans l'histoire de l'humanité ce scénario s'était-il joué ?

« Que proposes-tu ? demanda Ender sans s'engager. De vider la soute de son atmosphère ? D'empoisonner son eau ou sa nourriture ? Ou bien veux-tu que nous nous armions de couteaux et que nous le frappions jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

— Arrête le mélo, répondit Sergent. Plus le Géant grandit, plus on aura de mal à se débarrasser de son cadavre.

— Il n'y aura qu'à ouvrir la porte extérieure de la soute et le jeter dans l'espace, fit Carlotta.

— Non, répliqua Sergent : plus de la moitié de nos nutriments sont contenus dans son organisme, et ça commence à affecter les systèmes d'entretien de la vie. Il faut récupérer ces nutriments si nous voulons avoir de quoi manger et respirer à mesure que nous grandissons nous-mêmes.

— Alors quoi ? On en fait des steaks ? demanda Ender.

— Je savais que tu réagirais ainsi, dit l'autre d'un ton posé. Non, on ne le mangera pas, du moins pas directement : nous le découperons en tranches que nous mettrons dans les plateaux ; les bactéries le dissoudront, et le lichen aura une poussée de croissance.

— Et ensuite doubles rations pour tout le monde, fit Ender.

— Je propose que nous cessions de lui fournir l'intégralité de ses calories quotidiennes. Le temps qu'il remarque quelque chose, il sera si faible qu'il ne pourra plus réagir.

— Il n'en aura surtout pas envie, répondit Ender. Dès qu'il se rendra compte que nous cherchons à le tuer, il voudra mourir.

— Encore du mélo ! Personne ne veut mourir sauf cas de folie. Non, le Géant veut vivre, et il n'est pas sentimental comme toi, Ender : il nous tuera avant que nous ne le tuions.

— Tu lui attribues à tort d'aussi mauvais instincts que toi. »

Carlotta lui tira le pied. « Doucement, Ender », dit-elle.

Ender savait comment la discussion allait se conclure : Carlotta exprimerait ses regrets mais prendrait le parti de Sergent ; et, si Ender tentait de fournir des calories supplémentaires au Géant, Sergent le rouerait de coups et Carlotta n'interviendrait pas, voire elle l'immobiliserait. Les coups ne dureraient jamais longtemps : comme Ender n'aimait pas se battre, il ne se défendait jamais et se rendait rapidement.

Mais là, ce n'était pas la même chose : le Géant se mourait, et cette idée suscitait chez Ender une détresse telle que la perspective de hâter le processus lui était insupportable.

Sergent n'avait jamais rien proposé de véritablement insupportable, si bien que même lui – non, surtout lui – fut surpris par sa réaction.

Sa tête se trouvait juste au-dessus de celle d'Ender. Celui-ci tendit le bras et, de toutes ses forces, la poussa contre la cloison.

Les mains de Sergent jaillirent aussitôt pour entamer le combat, mais Ender l'avait pris par surprise : nul ne lui avait jamais fait mal exprès et il n'avait pas l'habitude de la douleur. Pendant que ses mains cherchaient à saisir les bras d'Ender, celui-ci prit appui des deux pieds sur les parois opposées du conduit de contention du champ et il donna un coup violent du talon de la main sur le nez de son adversaire.

Le sang gicla et flotta en globules qui « tombèrent » en tous sens dans le champ gravifique turbulent.

Les doigts de Sergent se desserrèrent; la douleur était intense, et Ender l'entendit pousser des cris de colère dans la boîte de conserve.

Ender ferma le poing et l'envoya dans l'œil de Sergent.

Ce dernier poussa un hurlement aigu.

Carlotta s'agrippa au pied d'Ender en s'exclamant : « Que fais-tu ? Que se passe-t-il ? »

Son frère prit appui sur sa main qui lui tenait la cheville et frappa Sergent à la gorge du tranchant de la main.

L'autre s'étrangla et suffoqua.

Ender frappa de nouveau.

Sergent cessa de respirer, les yeux exorbités de terreur.

Ender s'avança en s'aidant des vêtements de son adversaire jusqu'à ce que sa bouche se trouve au-dessus de celle de Sergent; il plaqua ses lèvres sur les siennes et souffla violemment. Du sang et de la morve entrèrent dans sa bouche, mais il n'y pouvait rien. Il ne savait pas s'il allait ou non tuer Sergent; la part rationnelle de son esprit, d'ordinaire toujours aux commandes, commençait à reprendre le dessus.

« Voilà ce qui va se passer, dit-il. Ton règne de terreur est fini; tu proposais un meurtre, et tu ne plaisantais pas.

— Si, il plaisantait », intervint Carlotta.

Ender donna un violent coup de pied qui la frappa à la bouche. Elle poussa un cri de souffrance puis se mit à pleurer.

« Il ne plaisantait pas, et tu étais prête à l'aider. J'ai supporté ce govno jusqu'à ce jour, mais là tu as franchi la limite. Tu n'es pas le chef, Sergent, et si tu essaies encore de donner des ordres, je te tue. C'est clair ?

— C'est toi qu'il va tuer, maintenant ! cria Carlotta en larmes. Qu'est-ce qui te prend ?

— Il ne me tuera pas, rétorqua Ender, parce qu'il sait que je viens de devenir son officier supérieur. Il meurt d'envie d'en

avoir un, et, comme le Géant refuse le rôle, c'est moi qui m'en charge. Tu n'as pas de conscience, Sergent, alors dorénavant tu te serviras de la mienne. Tu ne feras rien de violent ni de dangereux sans ma permission ; si tu envisages de t'en prendre à moi ou à n'importe qui, je le saurai parce que je lis en toi comme dans un livre.

— Ça, c'est faux, dit Carlotta.

— Je lis l'humain comme tu lis la machinerie du vaisseau, Carlotta, répondit Ender. Je sais toujours ce que mijote Sergent ; jusqu'à présent, ça ne m'intéressait pas assez pour que je lui fasse obstacle. Quand le Géant mourra de sa belle mort, à son heure, nous appliquerons sans doute ce que tu proposais, Sergent, parce qu'il ne faudra pas perdre ses nutriments. Mais nous n'en avons pas besoin pour le moment, et nous n'en aurons pas besoin avant des années. En attendant, je ferai tout pour garder le Géant en vie.

— Tu n'oserais pas me tuer, croassa Sergent.

— Le parricide est mille fois pire que le fratricide, rétorqua Ender, et je n'aurais pas une hésitation. Rien ne t'obligeait à franchir la limite, mais tu l'as fait, et je pense que tu savais comment je réagirais ; je crois que tu es terrifié parce que personne ne t'a jamais empêché de faire quoi que ce soit. Eh bien, réjouis-toi : désormais, je suis ton garde-fou. Toi, tes armes et tes jeux de guerre – j'ai appris comment abîmer le corps humain, et, crois-moi, Sergent, j'ai définitivement modifié ta voix et ton nez ; chaque fois que tu te regarderas dans la glace, chaque fois que tu t'entendras parler, tu te rappelleras que c'est Ender qui commande et que Sergent fait ce qu'Ender lui ordonne. Compris ? »

Et, en guise de ponctuation, il tordit le nez de Sergent, qui était bel et bien cassé.

Le cri de douleur de Sergent lui fit affreusement mal à la gorge, et il s'acheva par un gargouillis étranglé entrecoupé de toux.

« Le Géant voudra savoir ce qui est arrivé à Sergent, dit Carlotta.

— Il n'aura pas à le demander, répondit Ender, parce que je vais lui rapporter notre conversation mot pour mot, et vous serez présents tous les deux. Et maintenant, Carlotta, recule, que je puisse ramener la triste carcasse de Sergent là où on pourra arrêter son hémorragie. »